

Book Review

Walter & Asja
Antonia Grunenberg

(Paris: Payot, 2022, 224 p.)

Le chemin Walter Benjamin
Lisa Fittko

(Paris: Seuil, 2022, 384 p.)

Emmanuel DELILLE

Walter Benjamin, un passé plein d'à présent

Que reste-t-il à découvrir sur Walter Benjamin ? Probablement rien, à moins que l'on ne retrouve la sacoche en cuir qui l'accompagnait en exil et son précieux contenu : ses dernières « thèses sur l'histoire » ou un manuscrit inédit. Certains chercheurs rêvent sans doute de découvrir sa dépouille en Espagne, finalement identifiée grâce à son ADN et quelque difformité physique, comme ce fut le cas pour le squelette du roi anglais Richard III en 2012. L'œuvre de Walter Benjamin a été étudiée sous toutes les coutures, disséquée, commentée, synthétisée et rééditée. On a tout dit. Mais, bien sûr, tout peut être refait pour une nouvelle génération de lecteurs. Je me souviens d'un temps – avant les années 2000 – où l'on ne trouvait guère ses livres en traduction française, si ce n'est quelques vieilles éditions défraîchies chez les bouquinistes. On pouvait laisser libre cours à son imagination à partir des informations éparses que quelques professeurs livraient sur un ton mystérieux...

Si l'œuvre est désormais facilement accessible, les voies privilégiées par Antonia Grunenberg et Lisa Fittko pour parler de manière plus personnelle de Walter Benjamin sont l'imagination et la mémoire, à travers deux genres distincts, la fiction et le témoignage. Dans le premier cas il s'agit d'un épisode romancé de sa vie. Le second raconte

ses derniers jours dans un genre qui n'est finalement pas moins littéraire, puisque les spécialistes parlent de « littérature testimoniale » quand ils analysent le vaste corpus des témoignages disponibles sur la catastrophe européenne du XX^e siècle. Les deux autrices reconstituent le passé de manière subjective, entremêlent des intrigues particulières avec « l'histoire avec sa grande hache ».

Un livre de rencontres

Walter & Asja n'est pas la première biographie romancée d'Antonia Grunenberg puisqu'elle a déjà publié un livre sur la relation sulfureuse qu'Hannah Arendt a entretenue avec Martin Heidegger. Asja Lacis (1891-1979) ne bénéficie pas de la même aura dans l'histoire intellectuelle. Née à Riga, en Lettonie, elle a fait des études d'art dramatique à Moscou, où elle a créé un théâtre pour enfants dès la fin de la Grande Guerre, en faisant jouer les enfants des rues. Enthousiasmée par les mouvements d'avant-garde et le théâtre d'improvisation, communiste militante, Asja Lacis est aussi amie avec Bertold Brecht. Rentrée à Riga au début des années 1920 dans l'espoir de contribuer au communisme dans son propre pays avec un théâtre *agitprop*, elle est déjà connue pour son travail, son charme et son intelligence lorsqu'elle rencontre Walter Benjamin en Italie, à Capri, en 1924. De cette brève relation amoureuse est né un texte sobrement intitulé « Naples », signé des deux amants.

Asja Lacis nous est présentée par Antonia Grunenberg comme une croqueuse d'hommes, une femme sûre d'elle-même, une activiste qui met le théâtre au service de la Révolution. Dans son récit, le mari d'Asja Lacis et les autres hommes de sa vie sont des personnages secondaires, ainsi que la femme de Walter Benjamin, Dora, et leur fils Stefan. Les milieux qu'ils fréquentent ne sont pas identiques. Asja Lacis est politisée et travaille pour les institutions soviétiques ; lui vit une grande partie de l'année à Paris comme critique et traducteur, épris de littérature française et de liberté intellectuelle. À chaque épisode du récit, une ville. Les deux amants se retrouvent à Riga en 1925, mais Asja Lacis n'a guère de temps pour lui qui, alors, se réfugie dans la composition de son recueil *Einbahnstraße* et sa traduction de Proust. Il vient la rejoindre l'année suivante en Russie, sans plus de succès, d'autant plus qu'elle se trouve en convalescence en maison de santé et qu'il doit composer avec son compagnon officiel, Bernhard Reich. Elle lui inspire néanmoins son journal et un nouveau texte : « Moscou ». Lorsqu'ils se retrouvent à Berlin en 1928, c'est elle qui est déçue, ne réussissant pas à faire sa place en tant que comédienne, ni au théâtre, ni au cinéma. Leur relation se fait plus orageuse et elle se réinstalle à Moscou en 1930.

L'errance est un motif central dans la trame de *Walter & Asja* : exil définitif de Walter Benjamin à partir de 1933 ; relégation d'Asja Lacis, victime des purges staliniennes. On

BOOK REVIEW

regrette quelques ruptures de style chez Antonia Grunenberg, notamment lorsque le livre tourne au roman historique des événements de 1937 après avoir affecté un style neutre au début du livre –, et des maladresses terminologiques. Il aurait fallu trouver une autre formule que « extermination ciblée de ses compatriotes » à propos de la persécution des minorités nationales en Union soviétique, laquelle n'est pas comparable à l'extermination systématique des Juifs d'Europe par le régime national-socialiste.

L'affirmation d'un régime mémoriel marqué par les camps

Finalement, une forte impression de nostalgie se dégage de ce récit, qui n'est pas la seule tentative de faire revivre Walter Benjamin par le roman ; Aurélien Bellanger s'y est attelé de manière fantaisiste dans *Le Vingtième siècle*, paru en 2023. Ce qui caractérise *Walter & Asja* est un rapport à la mémoire qui revisite certains lieux du communisme européen, met en scène les amis de Walter Benjamin liés à l'Institut de recherche sociale de Francfort, et des villes aux révolutions déçues. Toutefois, le récit est écrit à partir d'un autre lieu : le camp soviétique, porteur de la mémoire du goulag. En effet, Asja Lacis a été arrêtée en janvier 1938, condamnée à une peine de dix ans d'emprisonnement. Elle apprend le déclenchement de la guerre dans un camp de travail au Kazakhstan. Si elle échappe aux SS c'est parce que les purges stalinienne l'ont privée de combat et flouée dans son idéal communiste. Cette mémoire du goulag n'est pas à confondre avec celle des camps nazis. Des camps soviétiques, les détenus pouvaient espérer sortir après avoir purgé leur peine. Il n'y avait pas de sélection, pas de centre de mise à mort pour les Juifs. Asja Lacis est retournée à la vie civile en Lettonie en 1948, dans une petite ville de province où elle fut autorisée à exercer son métier, mais interdite de séjour à Moscou et à Riga, loin de tout idéal révolutionnaire. La Lettonie a été annexée par l'Union soviétique en 1940, l'année du suicide de Walter Benjamin.

L'univers concentrationnaire est aussi le lieu d'où part le témoignage de Lisa Fittko (1909-2005), membre du parti social-démocrate allemand, Juive et militante antifasciste depuis son adolescence à Berlin. Son récit part du camp de Gurs, soit d'un camp d'internement dans le sud de la France pour les citoyens d'origine allemande et autrichienne, où elle a été enfermée au début de la guerre. Gurs a d'abord été construit en 1939 par le gouvernement français pour interner les Républicains espagnols et leurs familles qui fuyaient le régime de Franco, ainsi que les anciens des Brigades internationales. Puis le camp a servi pour enfermer les ressortissants du *Reich* pendant la « drôle de guerre », sans distinction entre les opposants à Hitler et les nazis convaincus. Sous Vichy, ce sont les Juifs qui ont été parqués, en raison des lois antisémites de l'État français. Gurs servit d'antichambre à Drancy et Auschwitz. Lisa Fittko, qui avait trouvé refuge en France avec sa famille, s'enfuit au début de l'Occupation, sachant qu'elle se trouvait sur les listes de la

Gestapo. Walter Benjamin connut lui aussi les camps d'internement français (Colombes et Nevers) après avoir été arrêté en septembre 1939. Relâché grâce à l'intervention d'amis français, il réussit à partir dans le sud dans l'espoir d'un passage vers un pays neutre. C'est ainsi qu'il fit la connaissance de Lisa Fittko, qui le conduisit sur le chemin des contrebandiers qui menait à Portbou, premier village frontalier en Espagne. Mais épuisé et en butte aux autorités espagnoles qui voulaient le renvoyer en France, il prit, de guerre lasse, une forte dose de morphine pour mettre fin à ses jours. Les spécialistes de Walter Benjamin s'arrêtent habituellement sur cette fin tragique ; or l'intérêt du témoignage de Lisa Fittko, publié la première fois en Allemagne en 1985, est de nous faire découvrir que le philosophe allemand ne fut que le premier à bénéficier des passages clandestins à travers la frontière qui sauvèrent la vie d'une centaine de victimes du nazisme, en lien avec le *Emergency Rescue Committee* de l'activiste américain Varian Fry, qui se démenait comme un diable pour sauver les intellectuels et artistes en fuite.

Culture mémorielle et fiction

Le reste n'est-il que littérature ? Pas tout à fait, puisque la réédition du témoignage de Lisa Fittko est accompagnée d'un essai d'Edwy Plenel, lequel établit un parallèle entre les réfugiés d'hier et ceux d'aujourd'hui, « un passé plein d'à présent ». Car le témoignage de Lisa Fittko commence par la description de grandes affiches rouges qui tapissent les murs de Paris et annoncent l'internement des étrangers en mai 1940. À Gurs, elle essaie de s'organiser avec ses amies pour ne pas souffrir de faim et de maladie. L'adaptation rapide aux règles du camp était une condition nécessaire de survie : « Il me faudra du temps, beaucoup de temps, pour réaliser que celles, justement, qui n'avaient rien compris, ont connu, de toutes les victimes, le sort le plus tragique. » Hygiène catastrophique, rumeurs insensées, peur, administration aberrante, phénomènes de solidarités politiques – Lisa Fittko raconte son apprentissage de l'univers concentrationnaire. Un semblant de vie culturelle (cours de langue, de dessins, lectures) supplée à l'isolement, tend à recréer un semblant de société.

À la faveur de la défaite de l'armée française et de la désorganisation qui a suivi, elle organise son évasion de « l'enfer de Gurs » et entre en clandestinité dans le sud de la France, entre Marseille et la frontière espagnole, passant un été interminable sur la Côte d'Azur, entre les morsures du soleil et les dangers de mort : « Je restais des heures entières à me laisser caresser par les vagues, car j'avais remarqué que l'eau salée atténuait cette sensation de vide dans l'estomac, de faiblesse dans ma tête et mes jambes. Je contemplais le ciel bleu en songeant : si seulement nous avions de quoi payer de fausses cartes de pain. » Elle finit par prendre la route de l'exil à son tour, trouvant refuge avec son mari Hans Fittko à Cuba en 1941, puis aux États-Unis. Mais plutôt que de raconter

BOOK REVIEW

leur seconde vie dans le Nouveau monde, elle revient sur l'attitude des Français face aux clandestins et apatrides, écartant d'un revers de main toute théorie ou phénomène collectif d'indifférence ou d'entraide : « La France... quelle France ? ». Une des figures les plus attachantes qu'elle décrit est Vincent Azéma, le maire socialiste de Banyuls, du côté français de la frontière, qui lui fit découvrir le chemin qui lui permit d'organiser son réseau de passeurs à travers le col de Rumpissa.

Aujourd'hui, la « route F » (appelée ainsi par Varian Fry), longue de quinze kilomètres, a été reconstituée et rebaptisée le « chemin Walter Benjamin », en occultant le nom de la militante antifasciste qui a courageusement aidé au péril de sa vie une centaine d'exilés à passer la frontière espagnole. Car toute une culture mémorielle a été construite autour du suicidé. Elle s'incarne matériellement par un mémorial de l'artiste Dani Karavan à Portbou, une association Walter Benjamin des deux côtés de la frontière, une pierre tombale malgré le fait que sa dépouille a fini dans une fosse commune, des citations inscrites dans le paysage, un chemin balisé entre les deux pays et dont l'itinéraire est borné par des panneaux d'affichages rédigés en plusieurs langues, etc. On ne peut que constater que la mémoire doit désormais composer avec le tourisme et la muséification. Cependant, du côté de la fiction, notons qu'un projet de film de son petit-fils Loren Marsh a pour titre « F comme Fittko ».